



Bossuet
Œuvres

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR L'ABBÉ BERNARD VELAT
ET YVONNE CHAMPAILLER

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

BOSSUET

Œuvres

TEXTES ÉTABLIS
ET ANNOTÉS PAR L'ABBÉ VELAT
ET YVONNE CHAMPAILLER

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1961.

ORAISONS FUNÈBRES

LE discours funèbre inspiré par les sentiments les plus naturels du cœur humain est une des plus anciennes formes de l'éloquence ; mais au cours des siècles, ce genre littéraire a subi de nombreuses transformations.

A Athènes, lors des funérailles des soldats morts au champ d'honneur, un orateur choisi par le peuple ou par les magistrats rend un hommage collectif à ces héros et invite ses concitoyens à les venger et à imiter leurs vertus.

A Rome ces discours sont pour les Patriciens l'occasion d'établir l'orgueil de l'aristocratie naissante. Les souverains y recourront pour flatter, au prix de mensonges éhontés et de louanges dithyrambiques, leurs prédécesseurs et les diviniser.

Dans les premiers temps de l'Eglise grecque et latine, l'orateur devient un moraliste : il révèle les misères de l'homme, les grandeurs de sa destinée et console par les espérances du dogme. Mais il ne s'agit pas encore d'un panégyrique à proprement parler.

Au Moyen âge, Robert de Sincériaux donne un sermon naïf, versifié, pour la mort de saint Louis. L'évêque d'Auxerre fait en présence de Charles V l'éloge de Du Guesclin au cours des funérailles du grand connétable.

Au XVI^e siècle, François I^{er}, Marie Stuart, Ronsard, Henri IV seront l'objet de semblables hommages.

Les bons orateurs sont peu nombreux. Cependant le cardinal du Perron, le Père Senault, supérieur de l'Oratoire, Nicolas Grullié, évêque d'Uzès, Claude de Lingendes méritent d'être cités.

Les autres font preuve d'une érudition pédantesque, de bel esprit, de prétention exagérée, mêlent le profane au sacré, allant jusqu'à mettre en parallèle Pythagore et Moïse, Virgile et Salomon, Homère et saint Paul.

C'est très jeune, — il n'avait que 29 ans, — que Bossuet prononça en décembre 1656 à Metz sa première oraison funèbre, à l'occasion de la mort de Yolande de Montherby, abbesse des Bernardines. En octobre 1658, en cette même ville, il fit l'éloge de Henri de Gornay, un des notables de Metz. A Paris, il prononça en 1662 et en 1663, les oraisons funèbres du Père Bourgoing, supérieur de l'Oratoire et de Nicolas Cornet, grand-maître au Collège de Navarre. Aucun de ces discours ne nous est parvenu tel que Bossuet l'a prononcé. Dans ces oraisons funèbres, où il célèbre la mémoire de pieux amis, de

prêtres modestes et savants, l'orateur est encore loin de la perfection à laquelle il parviendra par la suite.

Prêtre zélé et fervent, préoccupé avant tout de la gloire de Dieu et de la sanctification des âmes, Bossuet n'a aucune attirance pour ce genre littéraire complexe qui relève à la fois de l'histoire, puisqu'il comporte un récit des événements auxquels le défunt a été mêlé, de la politique, puisque l'orateur sera obligé de porter un jugement sur les personnages officiels, leurs attitudes et leurs comportements, de la morale, puisque le caractère du défunt est décrit en détail, — et enfin de la religion, car les graves problèmes des relations de l'homme avec Dieu et de la destinée humaine y sont longuement traités.

Bossuet avait tellement bien saisi toutes ces difficultés que dès 1662 dans l'oraison funèbre du Père Bourgoing, il était amené à s'exprimer ainsi : « Je vous avoue, Chrétiens, que j'ai coutume de plaindre les prédicateurs lorsqu'ils font les panégyriques funèbres des princes et des grands du monde. Ce n'est pas que de tels sujets ne fournissent ordinairement de nobles idées... Mais la licence et l'ambition, compagnes presque inséparables de grandes fortunes, mais l'intérêt et l'injustice toujours mêlés trop avant dans les affaires du monde font qu'on marche parmi des écueils et il arrive ordinairement que Dieu a si peu de part dans de telles vies qu'on a peine à y trouver quelques actions qui méritent d'être louées par ses ministres. » D'autres raisons motivaient l'aversion de Bossuet pour ce genre d'éloquence : l'orateur sacré chargé d'interpréter officiellement, peut-on dire, la douleur de tout un peuple, devait parler en présence de la famille du disparu, au cours d'une cérémonie célébrée à sa mémoire et soumise à l'étiquette la plus stricte. De ce fait, il était exposé à abandonner la simplicité évangélique, à travestir la vérité en taisant certains défauts de son héros, et à tomber dans des flatteries incompatibles avec la dignité et l'indépendance de son ministère sacerdotal.

Mais Bossuet saura trouver le moyen de tourner la difficulté en faisant essentiellement de l'oraison funèbre un sermon dont l'idée centrale est la Mort et dont le chrétien disparu ne sera que l'occasion et le prétexte. Aux mondains pour qui « l'éloge du mort procure la gloire du vivant », Bossuet répond : « Pas de pompeux discours pour accroître la pompe du deuil par des plaintes étudiées. » Dès 1656, dans son oraison funèbre à la mémoire de Yolande de Monterby, il disait : « Quand l'Eglise ouvre la bouche des prédicateurs dans les funérailles de ses enfants... elle ordonne que ses ministres... fassent contempler à leurs auditeurs la commune condition de tous les mortels afin

que la pensée de la mort leur donne un saint dégoût de la vie présente et que la vanité humaine rougisse en regardant le terme fatal que la Providence divine a donné à ses espérances trompeuses. »

A ses yeux de tels discours, rendus plus imposants sinon plus efficaces par la présence de la mort et leur solennité, doivent être un moyen de conversion de l'auditoire, croyant dans sa majorité, mais souvent peu enclin à suivre les obligations de la morale chrétienne. Donner aux vivants des leçons inspirées par la vie des morts, leur faire découvrir la main de Dieu dans leur existence, leur rappeler que la beauté physique, les qualités de l'esprit, les vertus sont vaines si elles ne sont pas accompagnées de la piété, l'humilité et la soumission à la volonté de Dieu ; en un mot, ramener les fidèles, — les grands de ce monde comme les plus humbles —, à la pratique sincère de la vie chrétienne ; voilà qui réhabilite l'oraison funèbre aux yeux de Bossuet, et en est le but essentiel.

La méthode que suit notre grand prédicateur est fort simple. Il choisit une courte phrase de la Sainte Ecriture (Ancien ou Nouveau Testament) comme thème et ligne directrice de son discours ; et loin d'en constituer une des idées secondaires, ce passage biblique en formera la trame et sera largement commenté tout au long du sermon, la vie du disparu n'étant là que pour soutenir par des exemples concrets le bien-fondé de la démonstration théologique. Ainsi dans l'oraison funèbre de Yolande de Montebly décédée plus qu'octogénaire, Bossuet parlera de la brièveté de la vie d'ici-bas, en face de l'éternité. Dans celle de Henriette d'Angleterre, il traitera du néant des grandeurs humaines devant la mort ; dans celle d'Anne de Gonzague, il exhortera son auditoire à une vie plus chrétienne.

Il n'y a pas de meilleure preuve montrant que Bossuet considérait l'oraison funèbre comme un sermon que de rappeler que dans certaines d'entre elles il a repris des passages de ses sermons : sermon sur la Providence dans l'oraison funèbre de Henriette de France, sermon sur la mort, dans celle de Henriette d'Angleterre, sermon sur l'impénitence finale dans celle d'Anne de Gonzague, sermon sur l'ambition dans celle du prince de Condé.

Enfin le souci qu'a Bossuet de convertir les âmes se manifeste par la véhémence de ses péroraisons, qui prennent le caractère de véritables mises en demeure. « Mon discours dont vous vous croyez les juges vous jugera au dernier jour et si vous n'en sortez pas plus chrétiens, vous en sortirez plus coupables. »

L'oraison funèbre, d'après Bossuet, est un moyen de conversion. Elle est aussi une page d'histoire, — du fait que l'orateur est amené à peindre les événements au milieu desquels ses personnages ont évolué et joué un rôle : la bataille de Rocroy, la Fronde, la Révolution en Angleterre. Mais il est bon de remarquer les différences importantes existant entre l'histoire qui est une science et doit donc être nette, précise et laisser peu de place à l'imagination, et l'oraison funèbre qui permet au prédicateur de laisser son lyrisme se manifester à son aise, de dramatiser le récit pour le rendre plus vivant, et d'utiliser les comparaisons et les images les plus variées. Du reste, Bossuet dans l'oraison funèbre de Henriette de France, s'est bien défendu d'être un historien et dans celle de Michel Le Tellier, il affirmera que « sa voix n'est pas destinée à satisfaire les politiques et les curieux ». En tout cas, il a eu le souci de dire la vérité, d'être véridique et impartial. Il a connu personnellement la plupart de ses héros et a vécu dans l'intimité de certains d'entre eux. Il fut le confesseur de Madame et le témoin de sa mort, l'ami du prince de Condé. Par ailleurs il s'est scrupuleusement documenté ; il a demandé un mémoire de Mme de Motteville et du chanoine Feuillet, de Saint-Cloud, sur Madame. Il s'est fait communiquer des lettres. Tenant à respecter les droits de la vérité, il n'a pas craint de faire allusion à certains défauts, à certaines faiblesses de ses personnages. Ainsi en est-il du prince de Condé. Parfois son silence sera encore plus éloquent !

Bossuet, dans ses oraisons funèbres, a excellé dans l'étude des caractères, et les portraits d'une réalité pénétrante qu'il a peints de ses personnages donnent une beauté particulière au discours. Ceux de Condé, de Marie-Thérèse, de Richelieu, de Mazarin, du cardinal de Retz sont les plus célèbres. Mais sans aucun doute celui de Henriette d'Angleterre est le plus fidèle et le plus achevé. On ne peut imaginer une personne plus accomplie, douée d'une incomparable douceur, généreuse, sûre envers ses amis, reconnaissante du bien qu'on lui fait, d'un goût exquis en littérature, sagace et discrète en politique, considérant la vie avec le plus grand sérieux, montrant une force d'âme extraordinaire devant la mort ! Que penser de la méthode suivie par Bossuet dans l'élaboration de ses éloges funèbres ?

La méditation sur la condition humaine et sur la mort donne à l'œuvre une unité harmonieuse qui ne saurait exister dans un récit biographique. Le cadre simple du discours prête à toutes les peintures et à tous les enseignements. Cependant une grave lacune subsiste du fait que Bossuet, n'empruntant à la vie de son

héros que ce qui est nécessaire pour prouver sa thèse de théologie morale, n'en donne qu'un aspect incomplet, et cette amputation aura pour première conséquence de rendre possible une erreur de jugement sur le caractère et les activités du personnage en question. Ainsi Michel Le Tellier sera-t-il loué pour sa sagacité et sa prudence. Mais son œuvre qui fut l'un des soutiens les plus forts de la grandeur militaire de Louis XIV est passée sous silence. Des omissions de telle importance sont certainement bien regrettables !

Bossuet dit-il la vérité lorsqu'il dépeint les traits de son héros et qu'il décrit les événements auxquels il a été mêlé ?

Sincère, loyal, l'orateur n'a jamais voulu tromper sciemment son auditoire ; et s'il n'a pas toujours dit la vérité, ses erreurs qui sont de simples contrevérités, et non pas des mensonges, proviennent de différentes sources : tout d'abord de ses théories sur la Providence, sur la monarchie de droit divin qui faussaient ses appréciations sur les hommes et les choses ; puis de son ignorance et de ses illusions ; on lui a reproché d'avoir passé sous silence les défauts de Charles I^{er}, de faire de Cromwell un imposteur dont il explique le caractère par l'hypocrisie. De fait, vivant loin de la Cour et de ses intrigues, il a pu fort bien ignorer les tares de ses héros. Si parfois il s'est laissé aller jusqu'à donner des éloges exagérés des vertus et des actes du disparu, c'est que, par souci de notre édification, il a voulu faire de son personnage le modèle, l'idéal à imiter. Et par ailleurs, si l'on a reproché à Bossuet d'y avoir parfois apporté une indulgence excessive, il ne faut pas oublier que notre prédicateur était bon, généreux par tempérament, qu'il était prêtre, représentant d'un Dieu juste sans doute, mais aussi miséricordieux, qu'il parlait dans une église en présence de la famille du défunt, qu'il eût été de mauvais aloi de s'arrêter sur les défauts de quelqu'un que la mort avait rendu incapable de présenter sa défense.

Concluons cette courte étude sur les oraisons funèbres en indiquant les nouveautés dont ce genre littéraire est redevable à Bossuet.

Ne se soumettant pas à l'usage des divisions scolastiques, Bossuet développe sa pensée dans des plans amples et souples. Il s'avance d'un pas majestueux, libre et naturel. Il décrit les événements à mesure qu'ils se produisent et selon le degré de leur importance. Logicien, il n'utilise pas les procédés de la logique et raisonne comme les grands esprits à l'aide d'idées générales. Son héros a une physionomie vivante, éclairée par les lumières de la foi. Théologien et poète, l'orateur met sa vive imagination au service de la doctrine, cherchant à instruire, à toucher par un

enseignement efficace et réaliste, sachant s'élever au sublime et redescendre au familier sans déchoir. Son style plus travaillé que celui des sermons présente une étonnante variété, mais restera toujours en rapport avec la cérémonie groupant autour de sa chaire ceux qui sont venus rendre hommage à un illustre défunt.

B. V.

Oraison funèbre
de Madame

YOLANDE DE MONTERBY¹
Abbesse des Religieuses Bernardines

Prononcée à Metz, fin de décembre 1656²

Ubi est, mors, victoria tua ?
O mort, où est ta victoire ?
I. Cor., xv, 55.

QUAND l'Église³ ouvre la bouche des prédicateurs dans les funérailles de ses enfants, ce n'est pas pour accroître la pompe du deuil par des plaintes étudiées, ni pour satisfaire l'ambition des vivants par de vains éloges des morts. La première de ces deux choses est trop indigne de sa fermeté, et l'autre, trop contraire à sa modestie. Elle se propose un objet plus noble dans la solennité des discours funèbres : elle ordonne que ses ministres, dans les derniers devoirs que l'on rend aux morts, fassent contempler à leurs auditeurs la commune condition de tous les mortels, afin que la pensée de la mort leur donne un saint dégoût de la vie présente, et que la vanité humaine rougisse en regardant le terme fatal que la Providence divine a donné à ses espérances trompeuses.

Ainsi n'attendez pas, Chrétiens, que je vous représente aujourd'hui, ni la perte de cette maison, ni la juste affliction de toutes ces dames, à qui la mort ravit une mère qui les a si bien élevées⁴. Ce n'est pas aussi mon dessein de rechercher bien loin dans l'antiquité les marques d'une très illustre noblesse, qu'il me serait aisé de vous faire voir dans la race de Monterby⁵, dont l'éclat est assez connu par son nom et ses alliances. Je laisse tous ces entretiens superflus, pour m'attacher à une matière et plus sainte et plus fructueuse. Je vous demande seulement que vous appreniez de l'abbesse⁶ pour laquelle nous offrons à Dieu le saint sacrifice de l'Eucharistie à vous servir si

heureusement de la mort, qu'elle vous obtienne l'immortalité¹. C'est par là que vous rendrez inutiles tous les efforts de cette cruelle ennemie²; et que, l'ayant enfin désarmée de tout ce qu'elle semble avoir de terrible, vous lui pourrez dire avec l'Apôtre : « O mort, où est ta victoire ? » *Ubi est, mors, victoria tua*³ ? C'est ce que je tâcherai de vous faire entendre dans cette courte exhortation, où j'espère que le Saint-Esprit me fera la grâce de ramasser en peu de paroles des vérités considérables⁴, que je puiserai dans les Ecritures.

C'est un fameux problème, qui a été souvent agité dans les écoles des philosophes, lequel est le plus désirable à l'homme, ou de vivre jusqu'à l'extrême vieillesse, ou d'être promptement délivré des misères de cette vie. Je n'ignore pas, Chrétiens, ce que pensent là-dessus la plupart des hommes. Mais, comme je vois tant d'erreurs reçues dans le monde avec un tel applaudissement, je ne veux pas ici consulter les sentiments de la multitude; mais la raison et la vérité, qui seules doivent gouverner les esprits des hommes.

Et, certes, il pourrait sembler, au premier abord, que la voix commune de la nature, qui désire toujours ardemment la vie, devrait décider cette question : car, si la vie est un don de Dieu, n'est-ce pas un désir très juste de vouloir conserver longtemps les bienfaits de son souverain ? Et d'ailleurs, étant certain que la longue vie approche de plus près l'immortalité, ne devons-nous pas souhaiter de retenir, si nous pouvons, quelque image de ce glorieux privilège dont notre nature est déchue ?

En effet, nous voyons que les premiers hommes, lorsque le monde plus innocent était encore dans son enfance, remplissaient des neuf cents ans⁵ par leur vie; et que, lorsque la malice est accrue, la vie en même temps s'est diminuée. Dieu même, dont la vérité infallible doit être la règle souveraine de nos sentiments, étant irrité contre nous, nous menace en sa colère d'abrèger nos jours : et au contraire il promet une longue vie à ceux qui observeront ses commandements⁶. Enfin, si cette vie est le champ fécond dans lequel nous devons semer pour la glorieuse immortalité, ne devons-nous pas désirer que ce champ soit ample et spacieux, afin que la moisson soit

plus abondante ? Et ainsi l'on ne peut nier que la longue vie ne soit souhaitable.

Ces raisons, qui flattent nos sens, gagneront aisément le dessus. Mais on leur oppose d'autres maximes, qui sont plus dures, à la vérité, et aussi plus fortes et plus vigoureuses. Et premièrement, je dénie que la vie de l'homme puisse être longue; de sorte que souhaiter une longue vie dans ce lieu de corruption, c'est n'entendre pas ses propres désirs. Je me fonde sur ce principe de saint Augustin : *Non est longum quod aliquando finitur*² : « Tout ce qui a fin ne peut être long. » Et la raison en est évidente; car tout ce qui est sujet à finir s'efface nécessairement au dernier moment, et on ne peut compter de longueur en ce qui est entièrement effacé. Car, de même qu'il ne sert de rien de remplir [des pages³], lorsque j'efface tout par un dernier trait, ainsi la longue et la courte vie sont toutes égalées par la mort, parce qu'elle les efface toutes également.

Je vous ai représenté, Chrétiens, deux opinions différentes qui partagent les sentiments de tous les mortels. Les uns, en petit nombre, méprisent la vie; les autres estiment que leur plus grand bien, c'est de la pouvoir longtemps conserver. Mais peut-être que nous accorderons aisément ces deux propositions si contraires par une troisième maxime, qui nous apprendra d'estimer la vie, non par sa longueur, mais par son usage; et qui nous fera confesser qu'il n'est rien de plus dangereux qu'une longue vie, quand elle n'est remplie que de vaines entreprises ou même d'actions criminelles; comme aussi il n'est rien de plus précieux, quand elle est utilement ménagée⁴ pour l'éternité. Et c'est pour cette seule raison que je bénirai mille et mille fois la sage et honorable vieillesse d'Yolande de Monterby; puisque, dès ses années les plus tendres jusqu'à l'extrémité de sa vie, qu'elle a finie en Jésus-Christ après un grand âge, la crainte de Dieu a été son guide, la prière son occupation, la pénitence son exercice, la charité sa pratique la plus ordinaire, le ciel tout son amour et son espérance.

Désabusons-nous, Chrétiens⁵, des vaines et téméraires préoccupations, dont notre raison est toute obscurcie par l'illusion de nos sens : apprenons à juger des choses par les véritables principes; nous avouons franchement, à l'exemple de cette abbesse, que nous devons dorénavant

mesurer la vie par les actions, non par les années. C'est ce que vous comprendrez sans difficulté par ce raisonnement invincible¹.

Nous pouvons regarder le temps de deux manières différentes : nous le pouvons considérer premièrement en tant qu'il se mesure en lui-même par heures, par jours, par mois, par années; et dans cette considération, je soutiens que le temps n'est rien, parce qu'il n'a ni forme ni substance; que tout son être n'est que de couler, c'est-à-dire, que tout son être n'est que de périr, et partant que tout son être n'est rien.

C'est ce qui fait dire au Psalmiste, retiré profondément en lui-même, dans la considération du néant de l'homme : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos* : « Vous avez, dit-il², établi le cours de ma vie pour être mesuré par le temps »; et c'est ce qui lui fait dire aussitôt après, *et substantia mea tanquam nihilum ante te* : « et ma substance est comme rien devant vous » parce que tout mon être dépendant du temps, dont la nature est de n'être jamais que dans un moment qui s'enfuit d'une course précipitée et irrévocable, il s'ensuit que ma substance n'est rien, étant inséparablement attachée à cette vapeur légère et volage, qui ne se forme qu'en se dissipant, et qui entraîne perpétuellement mon être avec elle d'une manière si étrange et si nécessaire, que, si je ne suis le temps, je me perds, parce que ma vie demeure arrêtée; et d'autre part, si je suis le temps, qui se perd et coule toujours, je me perds nécessairement avec lui : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos*³, *et substantia mea tanquam nihilum ante te*; d'où passant plus outre, il conclut : *In imagine pertransit homo*⁴ : « L'homme passe comme ces vaines images » que la fantaisie forme en elle-même dans l'illusion de nos songes, sans corps, sans solidité et sans consistance.

Mais élevons plus haut nos esprits; et après avoir regardé le temps dans cette perpétuelle dissipation, considérons-le maintenant en un autre sens : en tant qu'il aboutit à l'éternité; car cette présence immuable de l'éternité, toujours fixe, toujours permanente, enfermant en l'infinité de son étendue toutes les différences des temps, il s'ensuit manifestement que le temps peut être en quelque sorte dans l'éternité : et il a plu à notre grand Dieu, pour consoler les misérables mortels de la perte continuelle qu'ils font de leur être, par le vol irréparable

du temps, que ce même temps, qui se perd, fût un passage à l'éternité qui demeure. Et de cette distinction importante du temps considéré en lui-même, et du temps par rapport à l'éternité, je tire cette conséquence infaillible¹ : si le temps n'est rien par lui-même, il s'ensuit que tout le temps est perdu, auquel nous n'aurons point attaché quelque chose de plus immuable que lui, quelque chose qui puisse passer à l'éternité bienheureuse. Ce principe étant supposé, arrêtons un peu notre vue sur un vieillard qui aurait blanchi dans les vanités de la terre. Quoique l'on me montre ses cheveux gris, quoique l'on me compte ses longues années, je soutiens que sa vie ne peut être longue, j'ose même assurer qu'il n'a pas vécu. Que sont devenues toutes ses années ? Elles sont passées, elles sont perdues. Il ne lui en reste pas la moindre parcelle en ses mains, parce qu'il n'y a rien attaché de fixe ni de permanent. Que si toutes ses années sont perdues, elles ne sont pas capables de faire nombre. Je ne vois rien à compter dans cette vie si longue, parce que tout y est inutilement dissipé : par conséquent tout est mort en lui ; et sa vie étant vidée de toutes parts, c'est erreur de s'imaginer qu'elle puisse jamais être estimée longue.

Que si je viens maintenant à jeter les yeux sur la dame² si vertueuse qui a gouverné si longtemps cette noble et religieuse abbaye, c'est là où je remarque, Fidèles, une vieillesse vraiment vénérable. Certes, quand elle n'aurait vécu que fort peu d'années, les ayant fait profiter si utilement pour la bienheureuse immortalité, sa vie me paraîtrait toujours assez longue. Je ne puis jamais croire qu'une vie soit courte, lorsque j'y vois une éternité tout entière³.

Mais quand je considère quatre-vingt-dix ans si soigneusement ménagés ; quand je regarde des années si pleines et si bien marquées par les bonnes œuvres ; quand je vois, dans une vie si réglée, tant de jours, tant d'heures et tant de moments comptés et alloués pour l'éternité, c'est là que je ne puis m'empêcher de dire : O temps utilement employé, ô vieillesse vraiment précieuse ! *Ubi est, mors, victoria tua ?* « O mort, où est ta victoire ? » Ta main avare⁴ n'a rien enlevé à cette vertueuse abbesse, parce que ton domaine n'est que sur le temps ; et que la sage dame [dont nous parlons]⁵, désirant conserver le sien, l'a fait heureusement passer dans l'éternité.

Si je l'envisage dans l'intérieur de son âme¹, j'y remarque, dans une conduite très sage, une simplicité chrétienne. Étant humble dans ses actions et dans ses paroles, elle s'est toujours plus glorifiée d'être fille de saint Bernard, que de tant de braves aïeux, de la race desquels elle est descendue². Elle passait la plus grande partie de son temps dans la méditation et dans la prière. Ni les affaires ni les compagnies n'étaient pas capables de lui ravir le temps qu'elle destinait aux choses divines. On la voyait entrer en son cabinet avec une contenance modeste³ et une action toute retirée⁴; et là elle répandait son cœur devant Dieu avec cette bienheureuse simplicité, qui est la marque la plus assurée des enfants de la nouvelle alliance⁵. Sortie de ces pieux exercices, elle parlait souvent des choses divines avec une affection si sincère, qu'il était aisé de connaître que son âme versait sur ses lèvres ses sentiments les plus purs et les plus profonds. Jusque dans sa vieillesse la plus décrépite, elle souffrait les incommodités et les maladies sans chagrin, sans murmure, sans impatience; louant Dieu parmi ses douleurs, non point par une constance affectée, mais avec une modération qui paraissait bien avoir pour principe une conscience tranquille, et un esprit satisfait de Dieu.

Parlerai-je de sa prudence si avisée dans la conduite de sa maison? Chacun sait que sa sagesse et son économie en a beaucoup relevé le lustre. Mais je ne vois rien de plus remarquable que ce jugement si réglé avec lequel elle a gouverné les dames qui lui étaient confiées; toujours également éloignée, et de cette rigueur farouche, et de cette indulgence molle et relâchée: si bien que, comme elle avait pour elles une sévérité mêlée de douceur, elles lui ont toujours conservé une crainte accompagnée de tendresse, jusqu'au dernier moment de sa vie, et dans l'extrême caducité⁶ de son âge.

L'innocence, la bonne foi, la candeur étaient ses compagnes inséparables⁷. Ni sa bouche ni ses oreilles n'ont jamais été ouvertes à la médisance, parce que la sincérité de son cœur en chassait cette [jalousie]⁸ secrète qui envenime presque tous les hommes contre leurs semblables. Elle savait donner de la retenue aux langues les moins modérées; et l'on remarquait dans ses entretiens cette charité dont parle l'Apôtre⁹, qui n'est ni jalouse ni ambitieuse,

toujours si disposée à croire le bien, qu'elle ne peut pas même soupçonner le mal.

Vous dirai-je avec quel zèle elle soulageait les pauvres membres de Jésus-Christ¹ ? Toutes les personnes qui l'ont fréquentée savent qu'on peut dire sans flatterie, qu'elle était naturellement libérale², même dans son extrême vieillesse, quoique cet âge ordinairement soit souillé des ordures³ de l'avarice. Mais cette inclination généreuse s'était particulièrement appliquée aux pauvres. Ses charités s'étendaient bien loin sur les personnes malades et nécessiteuses : elle partageait souvent avec elles ce qu'on lui préparait pour sa nourriture ; et dans ces saints empressements de la charité qui travaillait son âme innocente d'une inquiétude pieuse pour les membres affligés du Sauveur des âmes, on admirait particulièrement son humilité, non moins soigneuse de cacher le bien que sa charité de le faire⁴. Je ne m'étonne plus, Chrétiens, qu'une vie si religieuse ait été couronnée d'une fin si sainte⁵.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE. 1471

SERMONS :

Méditation sur la brièveté de la vie. 1524

Sermon sur la Providence 1525

Second Sermon sur la Providence. 1529

Sermon sur la mort. 1532

RELATION SUR LE QUIÉTISME 1540

BIBLIOGRAPHIE 1555

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

OIRAISONS FUNÈBRES

PANÉGYRIQUES

DISCOURS
SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE

SERMONS

MÉDITATIONS

SUR LA BRIÈVETÉ DE LA VIE

SERMON SUR LA PROVIDENCE

SECOND SERMON SUR LA PROVIDENCE

SERMON SUR LA MORT

RELATION SUR LE QUIÉTISME

Introduction

par l'abbé Bernard Velat

Chronologie

par Yvonne Champailler

Notes et variantes

par l'abbé Bernard Velat

et Yvonne Champailler

Bibliographie

par Yvonne Champailler